

tan » ¹ : tous « nuages sans eau, emportés par le vent ; arbres sans fruit, deux fois morts ; flots d'une mer tumultueuse jetant autour d'eux la confusion comme l'écume ; étoiles errantes, réservées dans l'éternité aux ténébreuses tempêtes de l'enfer » ². Tous avaient quelques adeptes qui les acceptaient pour des astres miraculeux et bienfaisants. C'était bien une de ces époques où l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, et dans lesquelles, « si Dieu n'eût abrégé les jours d'épreuve, les élus même eussent été séduits ³. »

1. *Apoc.*, 9.

2. *Jud.*, 12, 15.

3. *Marc*, XIII, 20, 22.

CHAPITRE XIX

IMPOSTEURS PAIENS.

Exurgent enim pseudochristi et pseudoprophetae, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest, etiam electos.

Car il surgira de faux christs et de faux prophètes, et ils opéreront des signes et des prodiges pour séduire, s'il se peut, même les élus.

(*Marc*, XIII, 12.)

Si les âmes étaient ainsi troublées au sein de l'Église, à plus forte raison devaient-elles l'être dans le paganisme.

Là, sans doute, toute superstition trouvait sa place, et cette place était large, surtout depuis le commencement de l'empire. A cette époque, après avoir un peu philosophé sous la république, on s'était repris, je ne dirai pas à croire fidèlement aux dieux, tant s'en faut, mais à épouser volontiers toutes les superstitions. De plus, une certaine philosophie pythagoricienne, ou soi-disant telle, commençait à apparaître ; elle, plus régulièrement dévote, cherchait à séparer, s'il se pou-

vait, la tradition de la rêverie, à restaurer et à purifier le culte ; et elle eût fait, s'il eût été possible, une théologie, un rituel, un catéchisme à l'usage de l'empire romain. Seule, la philosophie stoïcienne, qui s'était relevée sous Néron, au point même de former un parti politique, plus raisonnante et cependant plus religieuse, plus froide sur le culte des dieux, mais plus ouverte à la pensée de Dieu, avait combattu en une certaine mesure les entraînements superstitieux de l'époque. C'était dans le monde païen le seul côté par où la raison fût un peu libre, le seul mouvement droit et spontané de l'âme vers Dieu.

Mais, quand vint le coup de tonnerre des guerres civiles, le stoïcisme ne joua plus qu'un faible rôle. Il avait su rester debout devant Néron, il ne sut pas rester debout devant les révolutions. Tacite nous peint son chef le plus illustre et le plus digne, Musonius Rufus, philosophe, mais qui n'était ni politique ni homme de guerre, député avec d'autres sénateurs au camp d'Antonius Primus, dissertant hors de propos devant les soldats sur le juste et l'injuste, la paix et la guerre, ennuyant les uns, raillé des autres, menacé, maltraité même par les plus brutaux, jusqu'à ce que, sur le conseil de sages amis, il renoncât pour le moment à cette philosophie intempestive¹. Il en fut du

1. *Hist.*, I, 82. — Sur Musonius Rufus, chevalier romain de Bolsène, voyez Pline, III, *Ep.*, II. — Tac., *Ann.*, XIV, 59 ; XV, 71 ; *Hist.*, IV, 10, 40. — Dion, LXII, LXVI, p. 714, 751. —

stoïcisme comme de son chef ; doctrine de cabinet, il ne tint pas au grand air et au fracas de la guerre civile ; il ne trouva pas les âmes assez fortes pour soutenir, avec son seul appui, un tel ébranlement. Il fallut qu'il les abandonnât à leur tendance et les laissât courir vers le séduisant abîme de la philosophie superstitieuse. Le stoïcisme ne parlait que de Dieu, de la raison et de la vertu ; le pythagoréisme parlait dieux, prodiges, oracles, divinations, démons¹ : le pythagoréisme l'emporta. Dès cette époque, la philosophie théurgique, quel que fût son nom, tint dans l'esprit des peuples une place tout autre qu'elle n'avait tenue dans les siècles précédents. Mais, au delà du pythagoréisme, au delà de toute philosophie un peu rationnelle, de toute théologie un peu régulière, s'élançait le mouvement de superstition, irrationnel, confus, universel, populaire, dont les esprits mêmes les plus illustres étaient saisis. J'ai rapporté çà et là assez de traits de cette superstition ; il n'est pas nécessaire de les rappeler. Ce sont des présages entrevus partout, redoutés avant l'événement ou reconnus après. C'est, je l'ai fait voir vingt fois, l'astrologie, cette superstition des athées, qui est, plus que toute autre, la

Philostrate, IV, 12, 16 ; V, 6 ; VII, 8. Aulu-Gell., V, 1. IX, 2. — Epictète, *apud Arian.*, I, 1, 8, 10 ; III, 6, 15, 23. — Stobée, *passim*. — Saint Justin, *Apol.*, 11, 8. — Origène, *in Cels.*, III, 66.

1. Déjà Xénophon appelait la philosophie pythagoricienne *τερατώδης*, féconde en prodiges. *Ep. ad Æschin.*, *apud Euseb., Præp. evang.*, XIV, 12.

superstition du peuple, des grands, des Césars. C'est la magie, dominante et populaire, presque autant que l'astrologie elle-même : Néron a immolé des hommes à ses expériences, et saint Paul à Éphèse a fait brûler pour une somme de cinquante mille deniers des livres relatifs aux sciences occultes. Ce sont enfin les dieux eux-mêmes qui ne viennent guère qu'en troisième ligne après les magiciens et les astrologues, mais qui sont encore honorés, consultés, redoutés. Les oracles, malgré leur fréquent silence et leurs impertinentes réponses, sont encore recherchés : Vespasien consulte l'oracle du Carmel et envoie son fils à celui de Paphos ; j'ai dit sa dévotion au dieu égyptien Sérapis ¹. Car, parmi les dieux, ce sont toujours les dieux étrangers qui ont le plus de crédit chez les Romains. Othon, à Rome, est prêtre bienveillant d'Isis, et lui fait des sacrifices en habit de lin ². C'est sous le costume vénéré des prêtres d'Isis que Domitien a pu fuir du Capitole incendié et assiégé. Au combat de Bédriac, on voit une légion s'arrêter tout à coup au milieu de l'action et adorer le soleil levant : elle venait de l'Orient et en conservait les pratiques religieuses ³.

1. Tac., *Hist.*, 3, 4, 78; IV, 82. — Suet., *in Vesp.*, 5; *in Tit.*, 5.

2. Suet., *in Oth.*, 12.

3. Tac., *Hist.*, III, 24. — On adorait le soleil en tournant sur soi-même et en portant la main à ses lèvres. Plin., *Hist. nat.*, XXVIII, 2. — Voyez Job, XXXI, 26. — Ézech., VIII, 16. — L. Vitellius, père de l'empereur, avait introduit à Rome cette forme d'adoration qu'il appliquait à Caligula. Il se voilait la tête devant le prince, tournait sur lui-même et se prosternait. Suet., *in Vit.*, 2.

Comme on le voit, les fortunes les plus hautes ne se mettaient pas au-dessus de ces faiblesses vulgaires ; les plus grands esprits n'y échappaient pas non plus. Plin., athée ou peu s'en faut, croit à mille contes de bonne femme qui nous ébahissent. Son neveu parle « du songe qui vient de Jupiter ». Les plus esprits forts étaient fatalistes, et par conséquent, croyaient au moins à l'astrologie. S'ils négligeaient les présages, c'est parce qu'ils croyaient le destin inévitable ¹. En thèse générale, pourquoi l'athée serait-il moins superstitieux que le croyant ? Pour lui aussi, il y a de l'explicable, par conséquent du mystère, par conséquent du surnaturel ; et un surnaturel dont il a une peur plus grande, parce qu'il n'a rien à lui opposer ; sur lequel il voudrait agir par l'incantation, d'autant plus qu'il ne peut agir par la prière.

Mais tout ceci n'est guère que la pâture habituelle des âmes païennes, le courant ordinaire de la superstition antique, grossi par l'orage de la guerre civile. Ce qui me paraît en ce siècle, non pas nouveau sans doute, mais dominant, c'est l'idée d'une communication plus fréquente et plus directe de l'homme avec l'Être divin, ou du moins avec l'être surnaturel ; pour parler la langue d'alors, avec le *démon*.

Il faut bien savoir ce que l'antiquité païenne entendait par ce mot. Pour le peuple, il signifiait à peu près

1. Galba, *contemptor talium, ut fortuitorum, seu quæ fato manent, quamvis significata, non vitantur*. Tac., I, 18.

la même chose que le mot dieu. Mais les philosophes, platoniciens ou pythagoriciens, pour purifier un peu la mythologie, avaient imaginé de distinguer les dieux et les *démons*, plaçant ceux-ci à un rang inférieur et leur mettant sur le corps toutes les turpitudes, toutes les sottises que l'on mettait sur le compte des dieux.

Plutarque, contemporain de Vespasien, nous donne, et à plusieurs reprises, cette théorie des *démons*, que rappellera Marc-Aurèle, que répétera Apulée, que l'école néo-platonicienne chérira jusqu'à son dernier soupir. Les *démons* sont des êtres placés entre l'homme et le dieu ; mêlés, comme l'homme, de corps et d'âme, de ténèbres et de lumière, de mal et de bien ; mortels comme lui, ils ont, avec un peu plus de puissance et une vie neuf fois séculaire, toutes les passions, toutes les diversités, toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de l'être humain. Bons, ils excitent à la vertu, ils protègent l'homme de bien, ils écoutent les saintes prières, ils propagent les cérémonies pieuses et les sacrifices purs. Mauvais, ils propagent, au contraire, les rites sinistres, les dévotions honteuses, les sacrifices sanguinaires ; ils soufflent à l'oreille de l'homme les pensées mauvaises ; ils le corrompent ou le perdent ; ils lui conseillent le crime ou lui infligent la souffrance.

Car les *démons*, placés entre l'Olympe et la terre, entre les immortels et les hommes, communiquent avec la race humaine ; mauvais, par des voies se-

crètes et impures ; bons, par des voies pieuses et avouées. Par les pratiques secrètes de la magie, par les impiétés du sortilège, par les incantations ténébreuses que les mauvais *démons* lui enseignent, par des immolations souvent homicides, l'adepte des sciences occultes réjouit les esprits mauvais, écarte les *démons* bienfaisants, commande à la nature, évoque les morts, fait violence même aux dieux. Par d'autres moyens, plus difficiles mais plus purs, le sage entrera en communication avec les *démons* bienfaisants : c'est une vie pure et virginale, c'est une austère frugalité, c'est l'abstinence du vin et de la chair, c'est l'aversion des sacrifices ensanglantés, c'est la piété de sa prière, c'est son zèle pour les autels et les dieux, qui l'aidera à franchir l'espace placé entre l'homme et le *démon*.

« L'homme vulgaire, dit Plutarque, n'entend la voix des dieux que dans les rêves, alors que son âme, troublée pendant le jour par les sens et par les passions, rencontre un peu de paix dans le sommeil et peut ouïr la parole intérieure de l'esprit. Mais ce que peut l'homme vulgaire dans le sommeil, le sage le peut même dans la veille ; son âme, attachée à son corps, n'y tient que par un faible lien ; les bruits de ce monde s'éteignent dans la sérénité de sa pensée ; ses passions refoulées ne le troublent pas. Comme un nageur vigoureux, qui non-seulement ne se laisse pas engloutir par les eaux, mais maintient sa tête haute et

ses épaules dominantes au-dessus du niveau du fleuve, ainsi l'âme du sage surnage librement au-dessus du tourbillon de sa nature corporelle. La partie inférieure, qui est au-dessous des flots et se rattache forcément aux choses du corps, s'appelle proprement son âme ($\psiυχη$). La partie supérieure est immortelle, qui ne vit que pour les choses spirituelles, s'appelle intelligence ($νοϋς$). Cette partie n'est pas de l'homme, c'est un *démon*, c'est un astre du ciel qui se reflète dans l'homme comme dans un miroir. Est-il étonnant que, lorsque les liens qui l'unissent à la terre sont dénoués par la vertu, ce *démon* s'entretienne avec les *démons*, que cet astre vive parmi les astres ? »

« Il y a plus, ajoute Plutarque, et quand le moment sera venu, quand cette intelligence aura rompu ses derniers liens, elle sera tout à fait *démon* au milieu des *démons* : et alors, libre des peines de ce monde, mais toujours occupée de ceux qui les supportent, au moins quand ils sont dignes d'elle, elle s'approchera d'eux, elle les aidera, elle leur tendra la main, pour les faire arriver au rivage où elle est enfin parvenue. Ainsi, pourvu que l'homme sache donner du calme à son âme, et par la sobriété de sa vie réduire ses sens au silence, les *démons* bienfaisants iront vers lui, et, comme Socrate, il aura un ami intérieur pour l'arrêter et pour l'éclairer ¹. »

1. Plut., de *Genio Socratis*, ch. ix, xv, xviii, xix, xxi-xxxiii,

Il y avait ainsi deux écoles opposées, deux enseignements hostiles, un double mysticisme, une double porte pour communiquer avec le monde supérieur. « Il y a, dit le pythagoricien Apollonius, une double science : un art de la divination, s'il faut l'appeler un art, légitime et divin ; un autre art qui n'est qu'une fourberie honteuse, qui nous fait voir ce qui n'est pas et méconnaître ce qui est ¹. » D'un côté, c'est le pythagoricien, ami des dieux, leur véritable prêtre, et qui travaille partout à relever leur culte ; frugal, austère, et ne voulant, même dans son vêtement et dans sa chaussure, rien qui ait appartenu au corps d'un animal : il parviendra par la pureté de sa vie et de ses prières à la contemplation de la Divinité et à une vue plus lucide de toutes choses ; il prédira même l'avenir, ou du moins il le devinera, grâce à la claire vue qu'il a du présent : c'est là le mystique bienfaisant et vertueux ². D'un autre côté, le magicien, grâce au pouvoir qu'il a acheté des *démons* mauvais, troublant la nature, agitant les âmes, affolant les esprits, excitant et satisfaisant les passions, sera le mystique impie et malfaisant. L'un a une puissance plus pure, l'autre une puissance plus éclatante ; l'un enseigne, l'autre

p. 579, 583, 585, 586, 588-594, édition Xylander. — Voir aussi de *Oraculorum defectu*, et *alibi passim*.

1. In *Apolog.*, § 3, apud Philostrate., *Vit. Apollonii*, viii, 7. — Je cite, non le récit de Philostrate, rarement croyable, mais le texte de l'Apologie d'Apollonius, citée par lui, et qui a un caractère plus historique.

2. In *Apolog.*, 5, 7 et 9.

étonne ; l'un a pour lui la religion publique des temples et des cités ; l'autre a les sanctuaires cachés, les dévotions secrètes, les palpitations inquiètes de presque tous les cœurs. L'un est accueilli par le prêtre et prôné par le philosophe ; l'autre est repoussé de l'autel et de l'école, mais c'est à lui que le peuple va.

Cette théorie, en effet, se réalisait dans la pratique. On vivait ou l'on croyait vivre au milieu de ces deux mysticismes, du reste faciles à confondre l'un avec l'autre. Ce monde était plein de *démons*, d'évocateurs ou d'expulseurs des démons, de possédants, de possédés et d'exorcistes. A Corinthe, Apollonius trouve un malheureux jeune homme séduit par un fol amour et prêt à épouser celle qu'il croyait aimer ; Apollonius lui révèle que cette femme n'est qu'un vampire qui l'épouse afin de sucer le sang de ses veines. A Éphèse, il rencontre la peste qui a pénétré dans la ville sous les traits d'un vieux mendiant ; il la démasque et ordonne de lapider le mendiant ; l'épidémie cesse, et sous le tas de pierres on trouve le *démon* réduit à sa forme première, c'est-à-dire un chien mort la gueule encore pleine d'écume¹. Mais les Juifs surtout sont de meilleurs exorcistes que les pythagoriciens ; qu'ils soient seulement plus hardis, ou que la connaissance du vrai Dieu leur donne une vertu réelle, ils vont de

1. Je cite toujours d'après l'*Apologie*, § 9. — Philostrate raconte ce fait ailleurs, iv, 10, 25, et bien d'autres faits pareils, si on veut le croire, iii, 38 ; iv, 20.

par le monde, exorcisant au nom de Salomon dont la renommée magique dans l'Orient avait commencé dès cette époque ; et, avec une bague sous le chaton de laquelle est une racine désignée par Salomon, ils font sortir le démon des narines des possédés¹.

Mais c'est surtout en face de la vérité chrétienne et sur son chemin que ces faits se manifestent davantage. La thaumaturgie divine devait se heurter partout avec la théurgie infernale. A Samarie, le diacre Philippe s'est rencontré avec Simon que l'on appelait déjà « la grande puissance de Dieu ». Dans l'île de Chypre, auprès du proconsul Sergius, saint Paul rencontre le faux prophète et magicien juif Bar-Jésus, autrement

1. L'habitude des exorcismes chez les Juifs, et surtout chez les disciples du pharisaïsme, est constatée par les Livres saints. Matth., XII, 27. Luc, XI, 15. — Plusieurs Juifs, sans être disciples de Jésus-Christ, se mettent à exorciser en son nom. Marc, IX, 37. Ainsi les fils du pontife juif Sceva. Act., XIX, 13, 14. — Josèphe fut témoin d'un exorcisme pratiqué par un Juif nommé Éléazar, devant Vespasien et son état-major. *Ant.*, VIII, 2 (2, 6). Il donne la description d'une racine qu'on emploie dans ce but, qui croît près de Macheronte, et la manière superstitieuse de la recueillir. *De B.*, VIII, 24 (6, 3). — Saint Justin cite les formules d'exorcisme employées par les Juifs. *Tryphon.*, 85. Voyez aussi Lucien, *Epigr.*, p. 112. *Philopseudes*, 16, p. 833 B (éd. Bourdillot). — Origène rapporte qu'ils interpellaient les démons au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (invocation qui, dit-il, se trouve souvent dans les livres de magie) (*Contra Cels.*, iv, 33) ; que souvent aussi ils employaient les mots : Israël, Adonai, Sabaoth, termes qui eussent perdu toute leur force transportés dans une autre langue que l'hébreu (*Ibid.*, v, 45). — Plin. (*Hist. nat.*, xxx, 1) parle aussi de la secte de magiciens sortie de l'école juive de Moïse, de Jamné et de Jotapé, plus récente que celle de Zoroastre, mais plus ancienne que celle de Chypre.

appelé Élymas, qui lui résiste et cherche à détourner le proconsul de la foi. A Philippes, une fille esclave, possédée par un esprit divinateur et qui par ses pronostics rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres, suit Paul et Barnabé en criant : « Ces hommes-là sont les serviteurs du Dieu très-haut qui vous annonce la voie du salut » ; et Paul chasse le démon qui lui rendait cet hommage involontaire. A Éphèse, saint Paul trouve des possédés en grand nombre, des livres de magie par milliers : il y rencontre même, si le récit de Philostrate a quelque vérité, le philosophe et le faux prophète Apollonius, luttant par ses enseignements et ses prestiges contre les enseignements et les miracles de la foi chrétienne : aussi est-ce Éphèse, la ville de la grande Diane, le sanctuaire habituel du grand Apollonius, qui soulève la première insurrection païenne contre la foi ¹. Et enfin, pour continuer ce perpétuel antagonisme, les dernières années de Néron réunissaient à Rome, selon l'histoire apostolique la plus certaine, saint Pierre et saint Paul ; selon un grand nombre de Pères, Simon le Magicien ; selon Philostrate, Apollonius. C'est là qu'entre Simon et les apôtres une lutte célèbre aurait eu lieu, dans laquelle l'imposteur succomba sous la puissance du nom de Jésus-Christ et vint mourir aux pieds de Néron ². En ce

1. Sur tout ceci, voyez Act., VIII, 9-24 ; XIII, 6-12 (Le nom d'Élymas en arabe veut dire magicien.) ; XVI, 16-19 ; XIX, 13-19.

2. Voir Arnobe, II, 7. — S. Cyrille de Jérus. — S. Ambroise,

siècle donc, si les apôtres, si les prophètes, si les vrais inspirés abondaient, les faux inspirés, les devins, les pythonisses n'abondaient pas moins.

Mais ces communications mystérieuses prenaient un caractère plus marqué encore. Non content de communiquer avec les êtres surnaturels, l'homme prétendait s'identifier à eux. Il lui fallait leur manifestation vivante et durable sur la terre, le dieu (ou le démon) devenu homme, l'homme devenu dieu. Depuis longtemps, si je ne me trompe, on n'avait pas avec un aussi fervent enthousiasme humanisé les dieux, divinisé l'homme. Je ne parle pas ici du culte politique des Césars morts, parfois du César vivant : c'était là affaire de droit public, de bienséance ou de flatterie ; la foi n'y était pour rien ; la peur et la cupidité faisaient tous les frais de ce culte. Mais je parle d'apothéoses plus libres, non moins révoltantes, plus sincères sans être plus légitimes, qui témoignent combien toute cette génération avait besoin de ce qu'un païen appelle « un dieu manifesté sur la terre ».

Hez., IV, 8. — S. Augustin, *Hær.*, I, 6. — Théodore, *Hær.*, I, 1. *Constit. apost.*, VI, 9. — *Les Philosophumènes*, VI, 1. — Les actes apocryphes de saint Pierre et de saint Paul par le faux Marcellus, dans Thilo et Tischendorf. — Grégoire de Tours, *Miracul.*, I, 28. — On peut rapprocher ces témoignages de quelques passages analogues dans les écrivains païens. Suet., *in Ner.*, 12. — Dion Chrysost., *Orat.*, I, 21. — M. de Rossi (*Bulletin d'archéol. chrétienne*, septembre 1867, p. 70 et suiv.) discute ces témoignages. Le fait se serait passé sur le pavé de la voie Sacrée.